

Journal intime sur la vie de Dakia, fille d'Alger

MAURICIO M. MÉNDEZ VEGA
Escuela de Lenguas Modernas
Universidad de Costa Rica

Résumé

Dakia, fille d'Alger est le journal intime d'une fille de 14 ans qui raconte sa vie et décrit les conflits politiques et religieux d'Algérie en 1994. Son journal constitue un témoignage narratif qui présente une société bouleversée où des groupes subversifs veulent imposer des règles qui n'existent pas dans la « Charia » (des lois et des normes islamiques contenues dans le *Coran*). C'est la description d'une société où prédominent les assassinats et la destruction d'écoles et de collèges. On présente dans ce journal les traditions, la mentalité et la société musulmane algériennes dans les années 90.

Mots clé: journal intime, conflits politiques et religieux, « hidjab », manifestations, soumission

Resumen

Dakia, muchacha de Argel es el diario íntimo de una joven de 14 años que cuenta su vida y describe los conflictos políticos y religiosos de Argelia en 1994. Su diario constituye un testimonio narrativo que presenta una sociedad devastada en la que grupos subversivos quieren imponer reglas que no existen en la "Charia" (leyes y normas islámicas contenidas en el *Corán*). Es la descripción de una sociedad donde predominan los asesinatos y la destrucción de escuelas y de colegios. Se presentan en este diario las tradiciones, la mentalidad y la sociedad musulmana argelinas en los años noventas.

Palabras claves: diario íntimo, conflictos políticos y religiosos, "hidjab", manifestaciones, sumisión

La préface de ce journal a été rédigée par Simone Veil où elle explique le cas de cette jeune algérienne qui « a refusé de se soumettre à l'intimidation et aux menaces de ceux qui par la violence et la peur cherchent à imposer un fanatisme qui bafoue tous les droits de la personne » (1996: 7). Cette femme a lutté pour « faire triompher les valeurs de dignité de la femme et de liberté » (1996: 8). Simone Veil, née en 1927, est une femme politique française remarquable qui a fait carrière dans la magistrature jusqu'à sa nomination comme Ministre de la Santé en mai 1974. Quand elle occupe ce poste, elle fait adopter la « Loi Veil », promulguée le 17 janvier 1975, laquelle autorise l'avortement en France.

De 1979 à 1982, elle a été la première femme qui préside le Parlement Européen. Actuellement, elle est la figure de proie féminine préférée des Français, d'après les sondages et les enquêtes. Elle entre à l'Académie française le 18 mars 2010.

Dakia, l'auteure et la protagoniste de cette histoire, est née en 1980 à Alger. Elle y a vécu jusqu'en 1994, après elle est partie en Tunisie et en Europe où elle habite actuellement et fait des études. Dakia a reçu le prix ADO de Rennes décerné par plus de deux mille d'entre eux. Son journal a pu sensibiliser les jeunes au moment de sa parution.

Dakia, fille d'Alger, c'est un journal intime qui nous décrit toutes les angoisses d'une fille pendant les conflits politiques de son pays, l'Algérie. Cette situation commence en février 1994. Une des caractéristiques d'un journal intime, c'est l'emploi de la première personne du singulier « JE ». Dans cette histoire, Dakia se présente elle-même: « Je m'appelle Dakia. J'ai presque quatorze ans. Je suis en classe de troisième. J'habite avec ma famille. Celle-ci est composée de mes parents (père et mère) et de ma grande sœur Chafia » (1996: 9). Pour introduire les lecteurs dans le monde de Dakia, elle-même, à la première personne « JE », car il s'agit d'une histoire autobiographique, nous situe dans un «espace fermé ou noir», d'après le concept de Milagros Ezquerro (1983: 88), un appartement qui se trouve à Chéraga (ville située dans la banlieue ouest d'Alger).

C'est à travers les yeux de Dakia que l'on va passer d'un espace fermé ou noir, l'appartement, à un «espace plus ouvert ou blanc», selon la théorie de Jacqueline Michel (1984: 182), la ville. Elle nous la décrit ainsi: «la circulation est plus intense, les rues plus fréquentées, et les magasins bondés déversent des flots de gens chargés de sacs de provisions. Des femmes voilées de blanc ou de noir, accompagnées d'enfants, des filles et des garçons vêtus normalement (...)» (1996: 10).

Dans cet extrait, il y a un plan collectif, un «espace réel», selon Madeleine Borgomano (1992: 14): la circulation, les rues, les magasins. Après, on retrouve la présence humaine : des femmes, des enfants, des filles, des garçons et des grands-pères. Il y a un premier plan où prédominent les couleurs et les femmes vêtues en noir ou en blanc, des couleurs qui indiquent la présence du clair obscur. Il existe un autre contraste par l'adverbe « normalement » soulignant l'opposition de ceux qui préservent leurs habitudes et ceux qui ne les conservent pas: «des grands-pères portant encore une chéchia (calotte de laine portée dans certains pays d'islam) sur la tête ».

Des sensations de couleurs et auditives, «ce brusque bouillonnement» font penser au Ramadhan, « l'un des cinq piliers de l'islam » (1996: 10). Il s'agit du neuvième mois de l'année lunaire musulmane, pendant lequel l jeûne est prescrit du lever au coucher du soleil (Fouquet, 1999: 1572). Il est très important de citer les cinq règles essentielles du Ramadhan: la shahada, l'adhésion à la religion; les cinq prières quotidiennes; la zakat, une sorte d'impôt légal et obligatoire destiné aux fonds de secours, ce qui ne dispense pas de pratiquer la sadaqua, l'aumône faite aux pauvres. On doit respecter le jeûne de Ramadhan tout le long du neuvième mois et entreprendre le pèlerinage à La Mecque si on a l'argent et la santé.

Lors des cérémonies religieuses un musulman doit prononcer les mots suivants « J'atteste qu'il n'y a de dieu qu'Allah, Seul et Unique, et que Mahomet est son prophète» (1996: 10). Le Ramadhan constitue tout un style de vie pour les croyants et pour les musulmans en bonne santé. C'est un mois sacré et aussi un mois de fête. Ceux qui sont en pleine forme ne doivent prendre ni médicament, ni nourriture, ni boisson et il leur est interdit de fumer.

Une fois le jeûne terminé, les gens se réunissent, jouent et boivent du café ou du thé, car les boissons alcoolisées sont interdites, tout cela dans une ambiance où prédominent des sensations auditives : les bruits de gens et de douces mélodies. Les Algériens utilisent une expression pour faire référence à cette fête religieuse. Ils disent accueillir Sidi Ramadhan, c'est-à-dire, Monsieur Ramadhan. Pour l'accueillir, tout doit être propre et il existe la tradition de tout nettoyer. Dakia aime bien cette activité du nettoyage. C'est elle qui nous introduit dans ce plan descriptif: « tout le monde bouge, circule, achète et stocke les provisions avant ces trente jours de jeûne » (1996: 12).

La protagoniste nous apprend que sa mère est enseignante et son père, fonctionnaire d'une entreprise d'État. Le rôle de sa maman est celui d'être responsable de la maison et de faire les courses. Encore une fois, Dakia nous décrit un espace plus ouvert où il y a des sensations auditives, « la cohue des premiers jours du mois sacré » (1996: 12).

La situation en Algérie devient très difficile. Il y a des assassinats, des destructions, des bombes meurtrières et des crimes presque tous les jours. La personification de la mort inonde ce mois du Ramadhan. Les gens s'interrogent et pensent que: « le Ramadhan n'est-il pas un mois de trêve, de prière et de pardon ? » (1996: 20).

La conception de la réalité et du monde en Algérie est différente. Par exemple, il existe deux calendriers: le chrétien composé de 365 ou 366 jours que les Algériens utilisent dans leur vie quotidienne, et le musulman, fondé sur la lune et qui fixe les fêtes religieuses. Le calendrier musulman a douze mois, mais ils sont moins longs. Chaque mois dure vingt-neuf jours et demi. Cette différence sépare la nouvelle lune de la nouvelle lune suivante. L'année dans le calendrier musulman est composée de 354 ou 355 jours. Les douze mois du calendrier musulman sont: Muharram, Safar, Rabi I, Rabi II, Jumada I, Jumada II, Rajab, Sha'ban, Ramadhan, Shawwal, Dhu al-Qa'dah, Dhu al-Hijja. Ramadhan qui est le neuvième mois, « commence tous les ans une dizaine de jours plus tôt dans le

calendrier chrétien. Par exemple, en 1994, il a commencé vers la mi-février, en 1995, vers la fin janvier, en 1996, vers la mi-janvier... » (1996: 14).

Il est important de signaler que la nouvelle lune est annoncée par les imans (chefs de la prière dans les mosquées). Ils ne sont pas sûrs quand la nouvelle lune entre dans la voûte céleste. Ils la guettent. Cette nuit est nommée « la nuit du doute » (1996 : 14). D'ailleurs, Dakia se pose la question: pourquoi n'utilisent-ils pas les méthodes scientifiques pour vérifier quand apparaîtra la nouvelle lune? Il est évident qu'ils emploient des méthodes complètement rudimentaires et que tous les croyants attendent cette arrivée de la nouvelle lune.

La maman de Dakia annonce l'arrivée du Ramadhan. Elle plaisante et dit qu'il n'y a pas de petit déjeuner, cependant, Dakia et sa sœur savent que leurs parents ne leur imposent pas le jeûne. Ils ont une idée différente, car ils croient qu'elles peuvent faire le Ramadhan « s'il ne perturbe en aucune façon ni notre scolarité ni notre santé » (1996: 15).

La mère de Dakia a une conception de Dieu: « Il est bon et miséricordieux ». Dakia croit qu'il est « châtiment et punition » (1996: 15). Voici des oppositions dans leurs croyances, car Dakia a appris cette idée à l'école. Sa mère, femme très intelligente, dit qu'il « est douceur et bonté ... et que ce sont les hommes qui peuvent être mauvais ou bons » (1996: 15).

On peut se rendre compte que les idées des parents de Dakia sont différentes. Ils ne sont pas très attachés à leurs croyances, étant plus ouverts. Ils se disent « pratiquants laïcs ». Dakia et sa sœur ont une liberté totale. De même, les parents croient que « le rapport à Dieu est intime et privé » (1996: 15). En conséquence, Dakia prend la décision de jeûner un jour sur deux. Dakia et sa sœur ont la liberté de prendre leur petit déjeuner ou pas, mais elles doivent respecter certaines règles. La maman leur conseille de ne pas manger en public pour ne pas tenter ceux ou celles qui font leur jeûne.

Concernant la situation en Algérie en 1980, il faut expliquer que l'éducation civique et religieuse (chrétienne) est remplacée par l'éducation islamique. À partir de six ans, les petits vont à l'école publique et apprennent le *Coran* « livre sacré des musulmans. Il représente pour les musulmans la parole incréée de Dieu, révélée à Mahomet par l'archange Gabriel, et non un message inspiré, d'où l'importance capitale du texte. Du vivant du Prophète, le Coran (en arabe, « récitation ») avait été, le plus souvent, retenu de mémoire. Après la mort du Prophète et de ses compagnons, il apparut nécessaire, le Coran étant le fondement de la société musulmane (culte, droit, rapports sociaux, familiaux ou internationaux), d'en fixer le texte. Le coran se compose de 114 chapitres (sourates ou surates) rangés dans l'ordre décroissant de leur longueur » (Fouquet, 1999: 436).

L'ambiance en Algérie est lourde et difficile. Il y a des assassinats et des bombes, cependant, les gens se préparent pour cette grande célébration, le Ramadhan. Le premier jour est difficile, selon Dakia, car les gens doivent commencer à s'adapter et à tout préparer.

Les espaces cités par Dakia, sont fermés et ouverts. Il y a des déplacements de l'appartement à l'école et en même temps, la description de plans ouverts, la rue et la foule. Le papa va chercher Dakia à l'école et l'emmène en voiture chez elle.

Quand elle arrive, son univers, son espace considéré initiatique, l'appartement, devient non seulement la représentation de la cellule familiale, mais aussi, son refuge. Celui-ci est embaumé de sensations odoratives et gustatives. La maman de Dakia prépare le dîner. Elle fait son plat préféré « le nombril de la belle ». Il s'agit d'un plat composé de pommes farcies d'amandes pilées, arrosées de sirop et cuites au four. D'une manière très subtile, Dakia nous présente la situation économique en Algérie montrant comment la crise touche les gens: « malgré la flambée des prix des produits de première nécessité comme le sucre, le café, la lessive, la semoule ou le lait, ma mère se débrouille toujours pour nous préparer de bons petits plats » (1996: 16).

Il est évident que les tâches ménagères sont très bien partagées à la maison. Le papa emmène Dakia à l'école et à la maison. La maman emmène Chafia à l'université et à la maison. Nous pouvons observer des situations parallèles où le couple communique et partage ensemble. De temps en temps, le papa doit se charger de la cuisine pour que sa femme aille à l'université chercher Chafia. Même si cette tâche ne lui plaît pas beaucoup, le père la préfère, pour ne pas être obligé de reprendre la voiture, car les automobilistes deviennent des chauffards. Il l'explique comme cela: tout est provoquée par « la nervosité des automobilistes fumeurs par le manque de nicotine, pendant le Ramadhan » (1996: 17). Très subtilement, le papa prévient Dakia et Chafia des risques des cigarettes et comment la dépendance est dangereuse.

Dans ce mois du Ramadhan, la famille de Dakia partage avec des amis et des voisins: Khâlti Maria et Aâmmi Salah. Khâlti, nom désigné pour les femmes, signifie tante maternelle, et aâmmi, désignant les hommes, signifie oncle paternel. Ce traitement implique un respect pour les adultes. La famille de Dakia préfère de partager avec ses amis au lieu de sortir et les parents de Dakia insistent sur l'importance de ne pas sortir parce que les risques d'être tués sont très élevés.

Pendant le Ramadhan, considéré comme une période de paix et de pardon, les assassinats sont interdits, cependant, la crise en Algérie est si grave, que les crimes sont commis même dans ce mois sacré. Une cérémonie importante, à la fin du Ramadhan, est celle d'aller manger avec son pire ennemi et de le pardonner.

La conception du Ramadhan pour Dakia est correcte. C'est un mois sacré où l'on devait interdire les crimes, mais la crise ne le permet pas. Déçue, Dakia se réfugie dans la chambre qu'elle partage avec sa sœur. Dans ce refuge, espace fermé où elle se sent à son aise et qui devient pour la protagoniste son espace initiatique, elle réfléchit. Durant ce moment de solitude et de réflexion, Dakia trouve un papier sur le bureau. Ce papier a le mot « AVIS » écrit en arabe. C'est un tract qui s'adresse à toutes les femmes et à toutes les filles algériennes. Ce papier fait peur à Dakia surtout quand elle lit: GIA (Groupe islamique armé) lequel représente pour elle, les assassins, les poseurs de bombes, les violeurs de femmes, de jeunes filles. Elle les définit comme: « ces barbares dont leurs crimes sont atroces et nombreux » (1996: 21).

Les islamistes du GIA n'admettent pas que les gens ne soient pas d'accord «avec la république islamique qu'ils veulent imposer par les armes, dans la terreur et le sang» (21). Ces hommes veulent un pays dirigé par la Charia (ensemble

des lois et des normes islamiques contenues dans le *Coran*). Quelques exemples de ces lois sont les suivants: couper la main du voleur, tuer la femme adultère à coups de pierres. En plus, « ils veulent imposer le voile (le Hidjab: « vêtement chiite ample et de couleur terne, il doit recouvrir totalement le corps de la femme, ne laissant apparaître que le rond du visage et les mains » (1996: 22). Ils veulent l'imposer « à toutes les femmes algériennes et interdire aux jeunes filles de faire du sport, de la musique et d'exercer certains métiers, ce qui n'est mentionné nulle part dans le Coran » (1996 : 22). Ils veulent revenir au Moyen Âge, période pendant laquelle les femmes étaient soumises à la volonté des hommes.

Les gens qui s'opposent aux idées du GIA sont assassinés. C'est ainsi que de nombreux journalistes, enseignants, écrivains, chanteurs et tous ceux ou celles qui se révoltent contre ces normes sont tués. Ce tract devient pour Dakia, un ennemi, elle croit que la mort entre chez elle. Surprise par sa sœur, qui lui réclame d'avoir touché à ses affaires, Dakia n'a pas pu lui répondre. Angoissée, Dakia insiste sur ce qui est écrit sur le tract, que les femmes seraient assassinées si elles ne portaient pas le hidjab. Mais, Chafia essaie de la rassurer en lui disant que c'est une mauvaise blague de la part des étudiants pour embêter les filles. Chafia lui a donné d'autres arguments qui semblaient raisonnables, donc Dakia est plus tranquille.

Dakia continue à faire ses devoirs, cependant elle a de grosses difficultés en physique. Chafia ne peut pas l'aider et ses parents non plus, parce qu'ils ne maîtrisent pas l'arabe. Il faut tenir compte que le président Boumediene (Muhammad Bukharruba), Président de la République de 1965 à 1978, a imposé en 1970, les cours en arabe classique, langue complètement différente de l'arabe dialectal. Cette langue est un mélange d'arabe, de français et de berbère « langue chamito-sémitique parlée par les Berbères, et dénommée de façon générale tamazight par ces derniers » (*Le Petit Larousse*, 2002: 130). L'arabe dialectal est la langue que tous les Algériens comprennent. Dakia fait ses cours en arabe classique, mais ses parents les ont faits en français.

De retour à son école, Dakia a peur encore une fois. Elle voit le tract à l'école, le même qu'elle avait découvert sur le bureau de sa chambre. Si les femmes et les jeunes filles refusent de porter le hidjab, elles seront tuées par les islamistes du GIA. Tout le monde est consterné, les filles et les professeurs. Dakia comprend pourquoi son papa lui a dit de ne pas sortir du collège entre midi et une heure et de ne pas se promener dans la rue, car elle risque d'être attaquée par les intégristes.

Quand le père arrive pour chercher Dakia et rentrer chez eux, elle lui raconte sa journée et lui dit qu'il a de la chance, car il ne doit pas porter le voile. Elle croit que les hommes sont plus libres que les femmes. Une fois de plus, le papa consent à exprimer ses idées concernant les droits de la femme. Il lui dit que « cet infâme torchon ne changera rien à notre façon de penser » (1996: 27) et il ajoute: « nous prendrons les décisions à quatre, en famille » (1996: 27). D'habitude, c'est le papa qui amène Dakia, mais cette fois-ci, il les accompagne.

Les sensations olfactives et gustatives embaument la maison de Dakia. Sa maman prépare des plats spéciaux les jours où elles ne jeûnent pas. La cellule

familiale est encore plus grande, ils invitent leurs amis et voisins, qui sont pour Dakia, très gentils.

La situation en Algérie devient de plus en plus tendue et en conséquence, le papa avertit Dakia: « Ne sors pas du collège tant que je ne suis pas là,... » (1996: 29). Le 28 février 1994, Dakia arrive au collège et se rend compte que certaines copines portent le foulard et l'enlèvent quand elles y entrent. Dakia les interroge. Elle veut savoir ce qui se passe. Une des copines, appelée Nassera lui dit que le tract, ce n'est pas une blague, c'est une réalité. Elle lui raconte que les membres du GIA viennent de tuer une lycéenne. Alors, une ambiance de désolation inonde Dakia et sa copine. Des sensations auditives (les paroles de Nassera, ses pleurs, ses cris et sa rage) expriment non seulement sa frayeur mais aussi sa furie. C'est pourquoi, la recommandation insistante pour Dakia, tantôt de son papa, tantôt de sa maman, c'est d'être toujours accompagnée, d'être en groupe. La cloche annonce que les cours recommencent et Dakia doit aller à la salle de classe. Cette sensation auditive souligne une fois de plus, la présence humaine (la foule, les groupes d'étudiants et d'étudiantes qui se déplacent) de même qu'un espace ouvert (la cour du collège).

Les terroristes font peur et cette idée de la mort d'une jeune fille appelée Kattia, tracasse Dakia. D'après les statistiques, au moins 25000 enfants, femmes et hommes sont tués par les terroristes et 850 établissements sont dynamités ou incendiés. Dakia voudrait bien identifier ces assassins pour faire très attention aux gens qui les entourent. En plus, la protagoniste de cette histoire fait référence aux causes de la mort d'intellectuels, de journalistes, d'enseignants et d'étudiants. Les terroristes craignent le raisonnement et la critique. Les gens qui protestent, deviennent des menaces pour ces groupes islamistes. Ces groupes subversifs assassinent ceux qui sont des militants anti-intégristes. Quel est le but de ces groupes armés ? Par exemple, le FIS (Front islamique du salut) veut construire un pays théocrate où la religion contrôle la société et les personnes ne sont pas libres.

En famille, tous parlent de la jeune fille assassinée par les terroristes. Chafia, rebelle, exprime son mécontentement. Elle ne portera pas le hidjab. Elle défend ses droits. Elle croit que si l'on accepte cela, après il y aurait d'autres restrictions comme par exemple, ne pas pouvoir étudier ce que les femmes veulent. Elle compare la situation à celle d'Arabie Saoudite et d'Iran où les femmes ne peuvent pas exercer certaines professions. En Arabie Saoudite, les femmes doivent être accompagnées d'un homme de leur famille et elles sont torturées et violées. En plus, elles doivent se consacrer à leurs enfants et à leur mari et n'ont aucune opportunité de devenir des professionnelles. Vu les idées conçues par cette famille et surtout la mentalité des nouvelles générations (dans ce cas particulier, Dakia et sa sœur) les deux filles doivent avoir une protection plus stricte. La maman amène Chafia à la maison, même si elle est déjà à l'université et c'est presque toujours le papa qui va chercher Dakia. On peut constater que les parents de Dakia sont toujours très ouverts et ils n'exigent rien. Voici un exemple de leur tolérance: « quoi que vous décidiez, votre père et moi respecterons votre choix » (1996: 35).

Pour protéger leurs filles, les parents prennent la décision de se réorganiser par groupes de deux. Ils sont d'accord de se séparer pour éviter des risques. Un mot clé est présent dans cette conversation, la résistance, cela veut dire « rester en vie » (1996: 36). Se déplacer d'un lieu à un autre, c'est la seule solution pour se protéger ; en conséquence, la famille de Dakia doit réorganiser sa vie. Pour Dakia, cela signifie: «changer régulièrement de quartier », « ne plus avoir de maison du tout » (1996 : 37).

Le premier déplacement consiste à partir; d'un côté, Dakia et son père vont chez la grand-mère paternelle; de l'autre côté, Chafia et sa maman, chez la grand-mère maternelle. Dans ce passage, la présence de l'élément liquide est exprimé dans la phrase: « Chafia s'est mise à pleurer » (1996: 39) et elle ajoute qu'ils sont des SDF (sans domicile fixe). Quand la maman console sa fille, la narratrice, Dakia elle-même, fait allusion au poste qu'occupe sa maman : elle est membre de l'Association indépendante pour le triomphe des droits des femmes (AITDF).

Le journal intime, daté mardi 8 mars 1994, évoque un événement très important dans la vie de la protagoniste principale de cette histoire. Il s'agit d'une date où il a lieu la Journée internationale de la femme, activité célébrée dans le monde entier. Pour mieux décrire cet événement, il y a un espace ouvert, devant la salle de spectacle Ibn Khaldoun, à Alger, où se trouve un groupe assez nombreux de femmes participant à une manifestation. Dakia éprouve des émotions très fortes, car ce sont des femmes courageuses qui répondent à un appel et sans doute, vont défendre leurs droits. Tout le monde manifeste son mécontentement. Les femmes « brandissent des fleurs, d'autres des portraits d'écrivains, de journalistes et de femmes assassinées » (1996: 42).

Dakia, reconnaissant parmi ces gens la photo de Kattia Bengana, fournit au moyen de son regard, la description physique de cette fille: « Kattia est très belle. De longs cheveux bruns attachés en une queue de cheval, elle a un front large et dégagé qui met en valeurs ses superbes yeux de gazelle. Un doux sourire aux lèvres illumine son visage d'ange... » (1996 : 42). Cette description permet au lecteur de se rendre compte que Kattia est une gamine. Dakia, narratrice et protagoniste, a des réactions : pleure, évoquant encore une fois, la présence de l'élément liquide.

Les manifestantes produisent des bruits et cette ambiance pleine de sensations auditives réaffirme le mécontentement des femmes. Dakia nous décrit ce plan: « me serrant très fort contre elle, maman scande en chœur avec les manifestantes des slogans contre l'intégrisme, la violence et l'exil: ni Londres ni Paris, je veux vivre en Algérie! À bas l'intégrisme! » (1996: 42). Cette foule devient pour Dakia, une sorte de cuirasse protectrice. On peut démontrer que: « la psychosociologie de l'espace a pour objet l'étude des relations qui s'établissent entre les hommes et les espaces » (Fischer, 1964: 22). C'est ainsi que Dakia le manifeste: « nous sommes des milliers d'hommes et de femmes à résister contre la barbarie et l'intolérance » (1996 : 42).

Dakia continue à nous présenter ce plan. D'une manière hyperbolique, elle parle d'une « marée humaine » (1996 : 42) où elle remarque une banderole avec un vers de Tahar Djaout (écrivain et le premier journaliste assassiné en 1993).

Ce vers est le suivant:

« Le silence c'est la mort,
Et toi, si tu parles, tu meurs,
Si tu te tais, tu meurs.
Alors dis et meurs» (1996 : 43).

Dans cette foule, il y a des lycéennes et des femmes portant plainte afin de lutter pour leurs droits. D'après Gustave-Nicolas Fischer « ... la relation de l'homme à l'espace est un indicateur de la relation de l'homme à la réalité sociale » (1964: 24). De cette manifestation, elles concluent à une proposition qu'elles enverraient au président de l'Algérie, Liamine Zeroual. Cette motion est lue dans la rue, sous le ciel et le soleil, seuls témoins des droits de ces femmes. Avant de se séparer, elles chantent l'hymne des Algériennes. Une fois de plus, des sensations auditives (la foule et son chant) sont évoquées. Ce chant fait allusion à Lalla Fadhma N'Soumer, une femme résistante qui a mené une lutte avec soixante compagnes contre les troupes françaises du général Randon pendant la colonisation, finissant sa vie en prison (1996: 44).

Chafia et sa maman déposent Dakia chez la grand-mère Zohra, et s'en vont chez l'autre grand-mère, Mani Nadjia. Parlant à sa mamie, Dakia lui raconte ce qui s'est passé lors de la manifestation et comment elle est plus tranquille car « beaucoup de femmes et de jeunes filles ont manifesté... Des hommes aussi sont venus nous soutenir» (1996: 46). Dakia continue à lui raconter que dans une motion, les femmes refusent l'enfermement et elles veulent être libres et dignes. Elle lui raconte aussi qu'il existe un hymne pour les femmes. La grand-mère lui a demandé si sa sœur et sa maman ont participé et elle lui a répondu affirmativement. Dans cet espace fermé, la maison de sa mamie, il y a l'évocation d'un aspect religieux faisant partie des sensations auditives: « la prière d'el Assar, la prière de l'après-midi » (1996 : 46).

Il existe dans cette tradition musulmane, cinq prières, « les quatre autres se font au lever du jour, le matin, en milieu de journée et le soir» (1996 : 46). Les sensations olfactives envahissent aussi la maison de sa grand-mère. Dakia cite l'odeur de la chorba. Il s'agit d' « une délicieuse soupe à base de viande d'agneau, de tomates, d'oignons, de pois chiches et parfumée à la coriandre » (47). Dakia explique aussi que chaque grand-mère la prépare d'une manière différente. La différence provient de ce que Mani Nadjia est algéroise, et Zohra, de l'est de l'Algérie, de Batna (ville située au pied du massif montagneux des Aurès, à 430 kilomètres environ de la capitale, Alger). Cette soupe représente dans ce plan descriptif, une fois de plus, l'élément liquide. Après cette soupe, appelée la chorba, les Algériens prennent un plat de résistance salé et un plat sucré. Ils ont l'habitude de prendre du café ou du thé à la menthe, accompagnés de zlabia (des beignets au miel) et de kalb-louze, sorte de pudding fait à base de semoule, de beurre et arrosé d'un sirop. Quelquefois, il est fourré aux amandes.

Dakia nous révèle les traditions culinaires et les mœurs algériennes, faisant des commentaires concernant la pâtisserie. Dans la région d'Alger, les gâteaux

sont préparés avec des amandes, dans l'Est Algérien, où est née sa grand-mère paternelle, la dattes est un ingrédient très important dans la pâtisserie.

S'il est vrai qu'on ne fait pas une description physique de Dakia, on sait seulement qu'elle est jeune et qu'elle a 14 ans ; mais tout au long du journal, il n'existe aucune description de ce personnage. Cependant, au moins, on sait, au moyen de sa maman, que Dakia qui est gourmande grossit parce qu'elle mange beaucoup chez sa grand-mère.

Il y a la préparation d'un sirop, qui fait partie des traditions culinaires. Ce sirop, élément liquide, avec de l'eau, de la cannelle et de l'eau de fleur d'oranger s'appelle cherbette. Dakia nous explique un rite existant quand on fait le jeûne pour la première fois : on offre à l'enfant « une cherbette dans laquelle on plonge un bracelet en argent, un symbole de pureté » (1996: 48). Quand l'enfant rompt son premier jour de jeûne avec cherbette, il doit « formuler un vœu en regardant la première étoile apparaissant dans le ciel » (48). Il est important de signaler que cette cérémonie a lieu dans un espace ouvert, soit sur la terrasse de la maison, soit sur le balcon.

Le Ramadhan fait que la famille se déplace de la cuisine à la salle à manger. Les membres de la famille regardent la télévision, surtout des sketches comiques et des informations. Cette fête religieuse rompt les habitudes des Algériens. C'est un moment de réflexion où tout le monde partage.

Tous les jours, « des écoles et des usines sont incendiées, des voitures piégées, des enfants déchiquetés, des jeunes filles violées puis décapitées et des mères éventrées... » (1996: 49). Toutes ces horreurs montrent la crise en Algérie, la perte de valeurs et la personnification de la mort.

Par ailleurs, les déplacements se succèdent. Maintenant, Dakia va vivre chez Mani Nadjia et Chafia chez Mani Zohra. Elles passent d'une maison à l'autre et d'une région à l'autre. Quand Dakia va vivre chez sa grand-mère maternelle, elle a l'occasion de partager avec sa maman qui lui manque. Dans cette incertitude, Dakia pose toujours la même question à sa maman: « Quand reviendrons-nous à la maison ? » (1996: 52). À cette interrogation, la mère lui répond toujours: « le plus important, c'est d'être ensemble, dans la même ville, dans la même maison » (52). Elles parlent aussi des familles qui sont dispersées dans les différents coins du pays. En outre, Dakia profite de ce moment pour parler avec sa maman de la vie au collège. Sa maman lui raconte aussi qu'il y aura une grande marche à Alger, et que les femmes vont manifester pour dénoncer le terrorisme, la barbarie intégriste et la vision des femmes. L'idée des intégristes est que l'homme est supérieur à la femme. L'homme a le droit d'avoir quatre ou davantage d'épouses. Les gens qui s'opposent, soit des hommes, des femmes ou des enfants sont torturés et assassinés. Afin de pouvoir lutter et rester dans son pays, la maman de Dakia travaille beaucoup.

Pour continuer à défendre les droits des femmes, une deuxième manifestation s'organise. Dakia, Khalida, une amie de sa maman, et sa maman se chargent de tous les préparatifs. Cette manifestation aura lieu sur une place appelée Addis-Ababa, en face de l'Observatoire national des droits de l'homme. Dakia nous parle de cette nouvelle femme dans son histoire, Khalida, militante des droits de

la femme et démocrate, professeur de mathématiques et écrivaine avec Élisabeth Schemla, du roman *Une Algérienne debout*. Cette dernière a été condamnée à mort en 1993 ; néanmoins, elle a dû changer de maison pour échapper à la mort.

Lors de cette deuxième manifestation, on retrouve un espace ouvert qui est décrit par Dakia: « une majorité de femmes mais beaucoup d'hommes aussi ont répondu à l'appel des associations de femmes... des dizaines de milliers de personnes se rassemblent près de l'École supérieure des beaux-arts, un lieu symbolique pour les anti-intégristes; le 5 mars dernier, en effet, le directeur de cette école et son fils y ont été assassinés» (1996: 56). Des sensations auditives abondent dans cet espace ouvert (des cris en chœur avec les manifestants) et visuelles (des slogans contre les négociations). Dakia réfléchit constamment et se demande comment un président essaie de négocier avec des assassins? Et elle-même connaît la réponse: « un assassin doit être jugé et condamné pour les crimes qu'il a commis» (1996 : 57).

Dans cette foule, d'une manière très claire, l'élément liquide est représenté dans les interventions des manifestants qui crient : « trop de sang, trop de larmes, ensemble sauvons l'Algérie ! » (1996: 57). S'inspirant de la première manifestation, les femmes rédigent une lettre où « elles réclament une Algérie démocratique, ouverte et tolérante. Elles rejettent de nouveau l'exil, la soumission » (1996 : 57). Cette deuxième manifestation a un grand succès. Dakia et sa famille se réunissent et discutent sur le Code de la famille, adopté à l'époque du Président de la République, Chadli Ben Djedid (1979 à 1992). Ce code est entré en application en juin 1984 et il est évident qu'il écrase les femmes. Il fait que les femmes n'aient aucun «droit à une existence, à une identité à part entière. Elles sont la fille, la mère ou l'épouse d'un tel – jamais elles mêmes» (1996 : 58). La femme doit être soumise à la volonté de son mari. Un tuteur matrimonial règle l'union avec son futur mari. Une femme peut être mariée avec un polygame car l'homme détient ce privilège. L'homme peut répudier sa femme. Quand il y a un divorce, l'homme garde la tutelle de ses enfants. « L'homme a un pouvoir total sur la femme» (1996 : 59). Bref, la femme devient son esclave.

Après la manifestation du 22 mars 1994, la presse a annoncé un grand succès dans certaines villes: Alger, Oran, Constantine, Annaba, Tizi-Ouzou et Bejaia. Les médias informent qu'il y a eu 150 000 manifestants. Cependant, Dakia reçoit la pire des nouvelles : sa photo apparaît dans tous les journaux, nationaux et étrangers. Cela provoque, encore une fois, le déplacement de Dakia, qui se réfugie chez Khâlti Baya. Elle refuse, mais ses parents ont raison, c'est pour son bien, car elle doit être protégée.

Chez Khâlti Baya, Dakia a sa chambre, son espace à elle seule, constituant un espace fermé. C'est grâce à Dakia que l'on peut apercevoir aussi un espace ouvert, autour d'elle : ce sont les rues. Celles-ci décrites comme: « si calmes qu'il arrive de faire le chemin entre l'école et la maison à pied, et en compagnie de mes copines» (1996: 62). Dans sa tête, Dakia a un but à accomplir, réussir le BEPC (Brevet d'études du premier cycle), cela est sa priorité. Heureusement, elle reste toujours en contact avec son papa. Sa maman et Chafia lui rendent visite aussi. D'abord, elles s'installent à Chéraga. Après, les trois vont vivre ensemble.

Par ailleurs, il est important d'expliquer que le père de Dakia fait partie d'une association, donc lui et d'autres personnes préparent une autre marche qui aura lieu le 29 juin 1994. Cette date est très importante car elle coïncide avec la commémoration de l'assassinat du président Mohamed Boudiaf, l'un des fondateurs de l'Algérie indépendante. Ce Président est mort le 29 juin 1992. Il a été assassiné parce qu'il voulait supprimer le Code de la famille. Il a voulu « instaurer le respect pour la vie de l'autre » (1996: 64).

Par la suite, Dakia précise les situations. Elle nous raconte tous les événements qui se succèdent un à un et elle les décrit minutieusement. Cette fois-ci, tout le monde participe dans les préparatifs pour la prochaine manifestation. Les gens sont convaincus qu'ils veulent la paix et la sécurité pour l'Algérie.

Encore une fois, les gens vont manifester dans un espace ouvert : c'est la place du 1^{er} Mai. Des sensations de toutes sortes inondent; par exemple, une sensation tactile et visuelle, « le soleil brûlant tape si fort sur nos têtes » (1996: 67); des sensations auditives, « j'entends ma mère qui crie mon prénom », « j'ai entendu leurs hurlements » (68). Dans cet espace d'horreur, l'on retrouve également l'élément liquide et des sensations visuelles, « j'ai alors vu le bitume rouge du sang des manifestants blessés... » (1996 : 68).

Dans la foule, Dakia est blessée. On l'amène à l'hôpital où ses parents vont lui rendre visite. Ils décident de la ramener chez elle ; elle ne reste pas à l'hôpital. Dans cette manifestation violente, il y a deux morts et soixante et onze blessés. Khalida, l'amie de la maman de Dakia, est blessée aussi.

La peur qui envahit la famille est encore plus forte. Dakia et ses parents s'installent, mais non pas dans le même appartement, sinon chez un ami pendant deux jours. Puis, Dakia doit retourner chez Khâlti Sonia et son mari, au bord de la mer. Les parents lui rendent visite et Chafia passe une partie des vacances avec elle.

Comme les intégristes sont présents dans chaque quartier, Dakia ne doit pas dire son nom, car elle peut risquer de perdre sa vie et celle de la famille qui l'accueille. On peut se rendre compte au moyen de Dakia que c'est l'été. Elle passe « d'agréables moments ... avec la fille de Khâlti Sonia et quelques copines... Nous passons ces chaudes journées d'été à la plage » (1996: 72). Par précaution, ses parents ne lui rendent pas visite très souvent, car les assassinats sont de plus en plus fréquents.

En septembre 1994, la situation s'aggrave pour toute la famille de Dakia. Il y a des menaces plus fortes contre eux. Les groupes les plus attaqués sont ceux qui pensent, ceux qui se cultivent. Voici pourquoi les professeurs, les élèves, les lycées et les universités sont menacés de représailles. Même les écoles qui ouvrent leurs portes ont le risque d'être incendiées ou dynamitées. En conséquence, la maman de Dakia doit abandonner son poste d'enseignante et Chafia doit quitter l'université. Les assassinats sont fréquents dans les universités et un peu partout.

Un nouveau déplacement a lieu. Des amis absents, Khâlti Fatiha et aâmi Mohamed, prêtent leur appartement à la famille de Dakia. Dans cet espace règne le silence qui est aussi personnifié chez Chafia. Elle ne parle pas. Il s'agit

du concept de « silence blanc », cité par Jacqueline Michel (1984 : 178). Chafia est complètement isolée. Il y a quelque chose d'inexplicable. Elle doit partir de l'Algérie. Elle va s'installer à Paris. Vu la tristesse de Dakia, sa soeur Chafia lui donne une raison pour l'apaiser. Elle lui explique que « c'est grâce aux études –que nous ferons toi, moi et des milliers des jeunes que nous changerons les choses ici, en Algérie» (1996: 80). Dans ce court passage l'élément liquide est évoqué dans cette nuit triste et bouleversée. C'est la veille du départ de Chafia, donc Dakia pleure et n'arrête pas de le faire.

Les parents de Dakia s'installent chez leurs mères, mais Dakia ne quitte pas Khâlti Fatiha. L'espace décrit est triste et désolé: « les gens ne flânent plus dans les rues. Ils se déplacent le moins possible pour éviter tout simplement de se faire assassiner» (1996: 83).

Quelque temps après, Dakia réussit son BEPC (Brevet d'études du premier cycle). Elle va au lycée, mais les risques ne finissent pas, car les terroristes attaquent les collèges et les assassinats continuent de plus en plus: « malgré les supplications désespérées de l'adolescente (d'à peine quinze ans), ces sauvages (les terroristes) l'ont égorgée dans la cour de récréation» (1996: 84).

Pour continuer à protéger Dakia, les parents l'amènent au lycée, cependant, elle hésite parce qu'elle a toujours peur. Elle dit que les terroristes attaquent tous les collèges et personne ne peut rien faire. Les assassinats se font en présence des professeurs et des élèves. Pire encore, pour les terroristes peu importe si les filles portent ou pas le hidjab. La situation devient, de plus en plus, grave. Il y a « l'état d'urgence, c'est-à-dire, la restriction, l'interdiction de la circulation des personnes et des voitures entre 23 heures et 5 heures» (1996: 87). Cette restriction a été décrétée en février 1992.

Les périls continuent et un jour la maman demande à Dakia de ne pas aller le lendemain à l'école. Dakia doit obéir pour son bien-être et sans le vouloir, elle se rend compte que Chafia s'en va pour échapper à la mort. Cette nuit a été très difficile pour elle, mais le sommeil l'a vaincue.

Étant donné que les terroristes connaissent tous les détails concernant les horaires et les déplacements, Dakia se trouve dans une situation de risque et doit se déplacer à Chéraga. Alors, sa maman profite pour faire toutes les démarches pour l'inscrire dans une école à l'étranger. Elle doit partir pour la Tunisie, quittant son pays « dans le plus grand secret, comme un voleur, sans dire au revoir à mes copines. J'aurai simplement le droit de voir Mani Zohra et Mani Nadjia avant mon départ» (1996: 93). Résignée, Dakia prépare ses valises. Elle emporte quelques livres et son walkman.

On amène Dakia à l'aéroport Houari-Boumediene d'Alger, où une bombe a explosé dans le hall d'accueil le mercredi 26 août 1992. Cela a provoqué une dizaine de morts et plus de cent blessés. Très obéissante, Dakia écoute les conseils de ses parents. Elle part avec sa maman jusqu'à Tunis. Là-bas, dire au revoir à sa mère est très dur. Des larmes marquent cet instant où elles doivent se séparer. L'élément liquide ferme ce plan descriptif et nous approche à la fin de cette histoire où Dakia a une idée fixe: « Je dois réussir» (1996: 101). C'est sa promesse non seulement pour ses parents, « pour ceux et celles qui ont choisi de combattre

chez eux, en Algérie, malgré la terreur, mais aussi pour les martyres de la liberté» (1996 : 101).

Heureusement, ces luttes qui ont débuté en 1994 poussent l'Algérie à changer ses politiques gouvernementales. Actuellement, on peut parler d'une Algérie plus libre où l'imposition du hidjab n'est pas obligatoire et les femmes jouissent d'une certaine indépendance. On espère que ces manifestations pourront arriver dans d'autres sociétés réprimées par des gouvernements imposant des règles considérées inconcevables. Il faut savoir que tantôt les hommes, tantôt les femmes ont les mêmes droits et les mêmes libertés. L'abus, basé sur un sentiment de supériorité, doit être banni, car tout le monde vit dans une planète où le seul but est la recherche du bonheur.

Bibliographie

- Borgomano, Madeleine. 1992. "Parcours de lecture Désert." Bertrand-Lacoste.
 Dakia. 1996. *Dakia, fille d'Alger*. Turin: Castor Poche Flammarion.
 Ezquerro, Milagros. 1983. *Théorie et Fiction*. Toulouse: Études critiques.
 Fischer, Gustave-Nicolas. 1964. *La psychosociologie de l'espace*. Paris: PUF.
 Fouquet, Emmanuel, et al. 1999. *Dictionnaire Hachette Encyclopédique*. Paris: Hachette.
 _____. 2002. *Dictionnaire Le Petit Larousse*. Paris: Larousse.
 Michel, Jacqueline. 1984. « Une iconographie du silence dans les récits de Le Clézio. » *Corps écrits* 30585.
 Robert, Paul et al. 1983. *Dictionnaire Robert Micro Poche Dictionnaire du Français primordial*. Canada/Paris.

Sources bibliographiques sur Internet :

- <http://www.ac-creteil.fr/lecturecollinet/fiches/alger.htm>
<http://www.citrouille.net/iblog/B1936346772/C874208255/E1121106896/index.html>
<http://clublecturestjoseph.mabulle.com/index.php/2009/02/09/171278-dakia-fille-d-alger>
<http://www.decitre.fr/livres/DAKIA-FILLE-D-ALGER.aspx/9782081643598>
http://es-wikipedia.org/wiki/guerra_civil_Argelina
http://onl.inrp.fr/ONL/travauxthematiques/livresdejeunesse/ouvrages/ouvrages_proposes/dakia
<http://www.ricochet-jeunes.org/livres/livre/879a4-dakia-fille-d-alger>